

## Une nouvelle chronique

Monique Lemieux, directrice du Bulletin

Comme je vous l'avais annoncé dans la livraison précédente du bulletin, nous maintiendrons les chroniques populaires comme *Le petit salon illustre de l'APR* et les *Capsules chimiques* de Daniel Vocelle. Nous lançons maintenant une nouvelle chronique, qui sera alimentée par des rencontres avec des membres de notre association qui consacrent une part importante du temps libre que leur apporte la retraite à des activités différentes de celles qui ont meublé leur carrière universitaire. Ce qui n'exclut pas, pour autant, qu'un volet de leurs activités ne puisse être en continuité avec leur domaine de recherche.

Ces chroniques se veulent des témoignages de vie, un moyen parmi d'autres de voir comment les retraitées et retraités de l'APR évoluent dans leur nouvelle vie, des occasions d'échanges à poursuivre au-delà de la chronique elle-même. J'assumerai la responsabilité des premières chroniques, mais je ferai appel par la suite à d'autres collaborateurs, histoire de varier le style !

Jacques Lefebvre, mathématicien devenu comédien, nous fait l'honneur de la première *rencontre*. Ceux et celles d'entre vous qui ont connu Jacques au moment où il assumait la présidence du SPUQ ou lors de ses mandats de vice-doyen et de doyen seront agréablement surpris — et sans doute impressionnés — de le découvrir si engagé dans la création artistique. Merci, Jacques, de nous faire partager cette passion !

À tous et à toutes,  
une agréable saison  
de fêtes  
et une année 2005  
remplie de petits plaisirs  
et de grands bonheurs.

# 28

## décembre 2004

### sommaire

Une nouvelle chronique <i>Monique Lemieux</i>	1
Rencontre : Jacques Lefebvre <i>Monique Lemieux</i>	2
À la recherche de la jouvence <i>Daniel Vocelle</i>	4
Reconnaissance et honneurs <i>Monique Lemieux</i>	6
Cavale dans l'Ouest canadien <i>Philippe Barbaud et Robert Papen</i>	7
Activités culturelles et sociales — Programme du trimestre d'hiver 2005 <i>Louise Dupuy-Walker et Denise Daoust</i>	11



## Jacques Lefebvre

::: Monique Lemieux

**A**ncien du Collège Sainte-Marie, Jacques Lefebvre a débuté sa carrière d'universitaire en 1969, au moment où l'Université du Québec à Montréal était créée. Professeur-chercheur au département de mathématiques, il a occupé divers postes de responsabilité au cours de sa carrière à l'UQAM. Il résume lui-même son parcours en trois périodes : une première période de 10 ans, qui fut principalement marquée par l'enseignement en mathématiques et en didactique des mathématiques avec constamment, comme ce fut le cas pour la majorité des pionniers et pionnières, de nouveaux cours à préparer ; la deuxième période, qu'il appelle sa « vie publique », dura 8 ans : elle débuta en 1979 par la présidence du Syndicat des professeurs et professeures de l'Université du Québec à Montréal (SPUQ) et fut suivie du vice-décanat de la Famille des sciences et du décanat des études de premier cycle ; la troisième période, de 1987 jusqu'à sa retraite, est dominée par un équilibre entre l'enseignement, la recherche et le service à la communauté. Il enseigne à diverses clientèles, entre autres en sciences administratives, couvrant aussi bien des sujets mathématiques, de la didactique que l'histoire des mathématiques, domaine de ses recherches et publications.

Même si on entend souvent dire qu'il y a presque toujours un petit côté de comédien derrière un bon prof — et je me suis laissé dire que Jacques était un excellent pédagogue — la carrière universitaire de Jacques Lefebvre ne semblait pas le préparer au monde du théâtre. J'ai donc cherché à comprendre comment le théâtre est devenu si important dans sa vie de retraité.

**Q.** Jacques, depuis que vous êtes à la retraite, êtes-vous toujours actif en recherche ?

**R.** Oui, mais j'ai accordé peu de place à la diffusion, à part quelques conférences. J'ai surtout réorienté mes recherches dans un domaine nouveau que j'avais déjà abordé en 1995 : les mathématiques dans les textes littéraires et dans les pièces de théâtre. Par exemple, le cercle est très présent chez Alfred de Vigny ; un autre exemple qu'on peut citer et auquel je m'intéresse, ce sont les mathématiques chez Robert Musil. J'ai maintenant constitué un corpus d'oeuvres littéraires marquées d'une façon ou d'une autre par une symbolique ou une pensée empruntée aux mathématiques. J'espère élargir et exploiter ce corpus au cours des prochaines années.

**Q.** Vous parlez de pièces de théâtre. Avez-vous toujours été un passionné de théâtre ?

**R.** Pas toujours ! J'ai fait peu de théâtre dans mes années de collège et j'ai assisté ensuite à bien des pièces. Mais pendant au moins 25 ans, j'ai cessé de fréquenter assidûment le théâtre, car j'avais peu de temps libre pour cette activité : travail et famille obligent. Je peux même dire que je n'avais pas de désir explicite de me lancer dans l'aventure théâtrale.

**Q.** Quel a donc été le ou les déclencheurs ?

**R.** Il y en a eu deux. Un déclencheur indirect : à l'automne 2000, je me suis inscrit à un cours du samedi en arts plastiques à l'UQAM, histoire d'avoir une activité de recherche et de création dans un domaine différent du domaine argumentatif que j'avais toujours pratiqué. J'ai vécu là une véritable aventure artistique qui m'a révélé un autre monde. Je n'ai pas poursuivi cette expérience, car je n'ai aucun



Association des professeures et professeurs retraités de l'Université du Québec à Montréal

### Conseil d'administration 2004-2005

Président	André Bergeron <i>president@apr-uqam.org</i>
Vice-présidente	Louise Dupuy-Walker
Secrétaire	Denise Daoust
Trésorier	Roch Meynard Denis Bertrand Monique Lemieux Gilles Thérien

### Bulletin Pour la suite du monde

Directrice Monique Lemieux  
*bulletin@apr-uqam.org* / 514-486-8410

### Adresse postale

APR-UQAM  
Université du Québec à Montréal  
Case postale 8888, succ. Centre-ville  
Montréal (Québec) H3C 3P8

### Secrétariat (sans permanence)

Bureau V-6130, pav. Sainte-Catherine  
Université du Québec à Montréal

**Téléphone** (répondeur seulement) : 514-987-3605

**Site Web** : <http://www.apr-uqam.org>

**Adresses courriel** : [activites@apr-uqam.org](mailto:activites@apr-uqam.org)  
[registraire@apr-uqam.org](mailto:registraire@apr-uqam.org)  
[webmestre@apr-uqam.org](mailto:webmestre@apr-uqam.org)

talent en dessin, peinture, etc. Mais je dirais qu'elle m'a apporté l'ouverture au monde de la création, à la spontanéité, à l'écoute de soi.

Le deuxième déclencheur a eu un effet plus direct que je n'aurais jamais pu l'imaginer : à la même période, je m'étais abonné au Théâtre du Nouveau Monde (TNM). Dans le feuillet d'accompagnement, on demande aux abonnés « Voulez-vous faire partie de la troupe des abonnés du TNM » ? J'avais coché *oui*, sans me douter où tout cela allait me conduire.

**Q.** En quoi consiste cette troupe ?

**R.** C'est une école de formation élémentaire, accessible aux abonnés de tous âges qui désirent vivre une aventure de théâtre. On y suit des cours-ateliers et on y apprend à monter des oeuvres intégrales, présentées devant public. On peut s'y impliquer comme comédien, mais aussi comme costumier, décorateur, etc. Dans mon cas, c'est le jeu d'acteur qui m'a motivé.

**Q.** Comment ça s'est passé ?

**R.** On m'a offert un rôle dès la première année. Le réalisateur Stéfane Perreault, à l'occasion d'ateliers d'improvisation, a vu en moi des aptitudes pour un certain rôle, aptitudes que je ne me connaissais pas moi-même. C'est donc beaucoup le hasard qui m'a lancé dans l'action.

**Q.** Quelle était la pièce et quel genre de rôle y avez-vous tenu ?

**R.** *L'aventure de l'Espadon*, de Stéphane Hogue. C'est une parodie des *reality shows* dans laquelle des personnages participent à des enregistrements d'émissions de télévision à bord d'un bateau qui s'appelle l'Espadon. L'immunité totale leur est garantie. Je jouais le participant qui kidnappe le producteur de l'émission. C'était un rôle pittoresque de personnage capoté exprimant tour à tour la tendresse, la détresse, et la détermination dans la mission qu'il s'est donnée. J'ai eu beaucoup de plaisir à jouer ce rôle.

**Q.** Est-ce que cette expérience a eu des suites ?

**R.** Au total, en quatre ans, avec diverses troupes, j'ai participé à neuf productions, dont *Le dindon* de Feydeau, *La leçon* de Ionesco, *l'Orestie* d'Eschyle. On m'a choisi pour un rôle de figuration dans cette pièce jouée par l'Odéon-Théâtre de l'Europe qui, en plus de présenter la pièce au TNM, a fait une tournée de neuf représentations au Québec. J'ai eu la chance de vivre la vie de tournée avec cette troupe de professionnels français et des figurants québécois.

Au terme de cette rencontre, je peux dire que j'ai passé un agréable moment avec un homme dont les yeux s'allument lorsqu'il parle de sa nouvelle passion. Un homme qui ne craint pas d'emprunter de nouveaux chemins, un homme disponible pour vivre pleinement des expériences stimulantes et enrichissantes. N'est-ce pas le propre de cette période de la vie que d'oser aller vers des avenues nouvelles ? Pour Jacques Lefebvre, devenir comédien était un pari audacieux, et j'ai bien senti qu'il se félicite d'avoir fait confiance au hasard qui l'a propulsé dans cette voie.

**Q.** Si je comprends bien, le hasard a joué un rôle crucial, transformant une simple curiosité de départ en une activité qui remplit une fonction bien particulière dans votre vie actuelle de retraité. Néanmoins, je présume que si vous vous êtes laissé embarquer aussi facilement, c'est que la chose vous nourrissait de plusieurs façons. Qu'est-ce que le théâtre vous a apporté, jusqu'à présent ?

**R.** Je dirais d'abord la découverte de soi au plan physique et psychologique : le théâtre nous rend conscients qu'on a un corps, une voix, et qu'on peut les exploiter sous différentes facettes ; le théâtre nous rend conscient de nos aptitudes et de nos limites.

Le théâtre m'a permis de vivre des expériences de groupe. J'aime les moments forts de partage de fébrilité avant les représentations ; j'aime échanger avec des hommes et des femmes de tous les âges et de diverses conditions sociales réunis dans le but commun de servir une oeuvre ; j'aime découvrir un peu plus chaque fois le médium théâtre : il y a quelque chose de sacré dans l'expérience du théâtre. Les acteurs sont des humains qui communiquent par leur art diverses facettes de l'humain : joies, désirs, phobies, bref toutes les manifestations universelles des sentiments humains.

**Q.** À votre avis, qu'est-ce qui vous sert le plus dans le théâtre ?

**R.** J'ai une voix qui porte, de l'énergie physique et de la présence en scène, dit-on ; j'ai de la mémoire et je saisis facilement l'intelligence des textes (ancien métier aidant) ; de plus, je suis un travailleur acharné et je suis sociable, atout indispensable dans une troupe.

**Q.** Des défauts ?

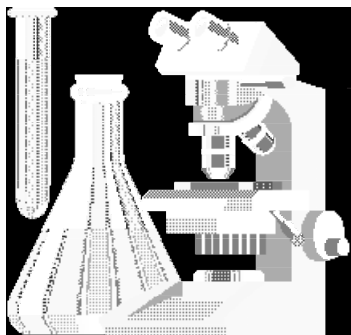
**R.** Entre autres, l'énergie corporelle à contrôler, l'articulation à surveiller.

**Q.** Des lacunes ?

**R.** Je ne chante ni ne danse.

**Q.** À vous entendre, je sens que le théâtre n'est pas pour vous un simple loisir.

**R.** Vous avez raison : c'est une implication totale. Le théâtre me prend beaucoup d'énergie, mais il me nourrit considérablement. Je dirais que, dans ce domaine comme dans tout domaine dans lequel on s'investit, on reçoit autant qu'on donne. Cette année, j'ai refusé des offres, et je sens déjà que ça va me manquer. Sabbatique ou réorientation ? L'avenir le dira.



## À la recherche de la jouvence

::: Daniel Vocelle

La jouvence est définie comme tout ce qui fait rajeunir quelqu'un ou qui lui redonne de la vitalité. On l'associe le plus souvent à une eau ou à un bain. Par exemple, Juan Ponce de Léon (1460-1521) organisa une expédition pour aller à la recherche d'une fontaine de jouvence que des Indiens Caribes dirent exister quelque part dans une région située au nord de l'île de Porto Rico. Il ne découvrit pas la fameuse fontaine, mais découvrit plutôt la péninsule de la Floride (sans doute un jour de Pâques). À peu près à la même époque, en Europe, existait un certain docteur Faust, de qui ses contemporains disaient qu'il avait fait un pacte avec le diable : son âme pour une éternelle jeunesse. Mis en poème par Goethe et en opéra par Gounod, le mythe de Faust et de sa recherche de la jouvence pour garder amour et bonheur devint une idée presque intemporelle. La petite histoire fait aussi état de bien des recherches pour trouver la potion magique qui pourrait redonner jeunesse et vitalité à ceux et celles qui sont en train de la perdre ou qui l'ont déjà perdue. L'imagerie populaire s'en est aussi beaucoup inspirée : pensons à Astérix et Obélix. L'histoire ne parle pas de personnes ayant conservé une éternelle jeunesse, mais les encyclopédies citent au moins une personne qui semble avoir naturellement échappé aux apparences de la vieillesse. Jeanne Françoise Julie Adélaïde Bernard est déclarée une beauté à sa naissance, puis elle se marie à 15 ans avec un banquier beaucoup plus vieux qu'elle, Jacques Récamier. Elle devint célèbre grâce à un salon littéraire qu'elle établit à l'Abbaye-aux-Bois, rue de Sèvres. Tout le gratin politique, scientifique et littéraire se presse chez elle, où tout en admirant l'hôtesse, on discute de tout et sans doute de rien. Deux peintres l'immortalisent alors : le peintre de Napoléon, Jacques Louis David, dont la peinture de madame Récamier allongée sur un divan (1800) est accrochée au Louvre, et puis le baron François-Pascal-Simon Gérard, qui la peint en 1805. Pendant 72 ans (1777-1849) cette dame, amie de Chateaubriand, de Madame de Staël et de Benjamin Constant, conserva, selon les dires de ses contem-

porains, une beauté inaltérable. Mais de nos jours, cela pourrait-il être possible ? Ce phénomène hors du commun à l'époque de madame Récamier pourrait-il être à la portée d'un plus grand nombre de femmes et d'hommes de nos jours ?

### *Perspectives modernes de la jouvence*

Au cours des 20 dernières années, on a fait de grands progrès, et d'autres pointent à l'horizon. Pensons par exemple à l'amélioration de la vitalité : déjà les hommes tirent profit du Viagra (augmentation de la virilité), d'injections de testostérone (plus d'entrain, plus de vitalité) et de plusieurs autres types de produits, comme en font foi les incidents de dopage chez les athlètes. Pour ce qui est de ressusciter une jeunesse perdue, il faut bien reconnaître que nous n'en sommes pas encore là : il est presque impossible de se soustraire aux outrages du temps qui passe. La vieillesse apporte non seulement son lot de malaises et de maladies, mais elle se manifeste également par les rides, ridules, et taches brunes, et par une peau de plus en plus fine et sèche qui laisse voir les tissus intérieurs comme les veines et les os.

Par contre, pour ce qui est de restituer l'apparence de la jeunesse, de grands pas ont été faits. Passons rapidement sur la teinte des cheveux, un moyen fort simple de paraître plus jeune, étant donné que les cheveux blancs sont souvent associés à l'âge d'or. Le traitement des rides, ridules, lignes fines et ainsi de suite, présente un défi beaucoup plus grand.

### *Moyens pour retarder le vieillissement de la peau*

Nous savons maintenant que le rythme de vieillissement de la peau est attribuable à des facteurs génétiques, mais qu'il résulte aussi de l'exposition au soleil, du tabagisme et d'autres causes d'assèchement de la peau. Des facteurs qui peuvent être contrôlés, l'exposition au soleil est le premier à considérer : les dermatologues considèrent en effet que l'absorption des rayons UV par le derme est la cause principale du



vieillesse prématuré de la peau. Ainsi, chez une personne où la présence de rides est encore peu visible, l'emploi d'une crème hydratante contenant un écran solaire de niveau 15 ou plus serait un investissement peu coûteux et surtout très efficace. Si à cette crème on associe de la vitamine A (ou ses dérivés), la peau ainsi traitée et protégée devrait garder plus longtemps son élasticité.

### **Méthodes et produits pour lutter contre les rides**

Hélas, survient un temps où la présence de rides, de pattes d'oie et de petites lignes marque clairement le passage des années. Plusieurs possibilités s'offrent alors aux personnes qui désirent se débarrasser de ces signes de vieillesse ou à tout le moins en amoindrir l'effet.

Parlons d'abord des méthodes les plus draconiennes :

1 — le *face lift* : il est coûteux, souvent douloureux et pas toujours bien réussi ;

2 — les traitements à la trétinoïne, au CO<sub>2</sub> et au laser : le premier traitement est réservé aux personnes à la peau rugueuse présentant certaines taches et rides. Le traitement au CO<sub>2</sub> ou au laser fait disparaître les rides en enlevant de la peau tranche par tranche. La thérapie au laser se fait par contre sous anesthésie.

3 — les injections : les rides peuvent être comblées par du collagène bovin purifié sous forme injectable (qui présente toutefois une possibilité d'allergie) ou encore mieux par des injections d'acide hyaluronique (qui ne présentent aucun risque d'allergie). Comme rien n'est permanent, il faut recommencer dès que cela est jugé nécessaire. Les injections de *Botox* seront traitées de façon plus complète ci-après.

4 — le *peeling* : cette technique consiste à traiter la peau avec des alpha hydroxy acides ou avec un bêta hydroxy acide. Ces acides enlèvent de minces couches de peau, de telle sorte que les petites lignes disparaissent et la peau devient ainsi plus lisse. Dans le commerce, les crèmes contenant des alpha hydroxy acides se présentent dans des concentrations inférieures à 10 %. Les médecins peuvent par contre utiliser ces mêmes acides (ou d'autres) à des concentrations beaucoup plus fortes (de l'ordre de 20 % à 30 %). Les alpha hydroxy acides sont généralement de l'acide glycolique, de l'acide lactique et de l'acide citrique, et sont tous solubles dans l'eau. Le seul bêta hydroxy acide utilisé est l'acide salicylique, qui est soluble dans les lipides.

### **Utilisation du Botox**

L'ingestion de la bactérie *Clostridium botulinum*, soit par la nourriture ou soit par le contact d'une blessure avec un sol contenant cette bactérie, peut engendrer une maladie grave, appelée botulisme. Cette bactérie produit sept différentes toxines (A,B,C...), dont la principale fonction est de bloquer l'action des nerfs et, par voie de conséquence, d'affaiblir la force des muscles. L'emploi de la toxine A purifiée (appelée désormais *Botox*) à des doses très réduites a été approuvée dès 1989 aux U.S.A. pour traiter deux types de problèmes : le clignotement incontrôlé des yeux et le strabisme. Les médecins ayant constaté que cela faisait aussi disparaître les rides du front, surtout la ligne verticale entre les deux yeux, le *Botox* commença peu à peu à être utilisé à des fins cosmétiques. En 2002, la Régie américaine des aliments et des drogues (FDA) approuva son utilisation pour la réduction des rides du front. Plusieurs millions de personnes ont utilisé jusqu'à maintenant ces injections. La méthode consiste à injecter des doses très faibles de *Botox* directement dans les rides. La toxine paralyse les muscles à la source des rides (en bloquant l'acétylcholine, un neurotransmetteur) et en 48 heures environ, la peau devient plus lisse. L'effet dure de trois à quatre mois, puis les rides réapparaissent peu à peu. Le traitement doit donc être recommencé. Peu d'effets secondaires sont associés à cette méthode lorsqu'elle est utilisée par des médecins spécialisés : les plus fréquents sont les maux de tête, des symptômes ressemblant au rhume et parfois des nausées. Il n'y a aucun risque d'attraper le botulisme. Il faut aussi retenir que l'emploi du *Botox* sert surtout à supprimer les rides du haut du visage. Pour des raisons évidentes, il ne peut rien contre les rides autour de la bouche.

### **Un développement récent**

Les scientifiques, dont les chimistes, se sont vite intéressés à l'action du *Botox* sur les muscles faciaux et se sont mis à la recherche de composés chimiques pouvant avoir des effets similaires. Au moins un produit, appelé acétyl hexapeptide 3 (AH-3), semble avoir les avantages du *Botox*. L'action de ce composé est d'empêcher l'acétylcholine d'agir, plutôt que de bloquer sa relâche dans les nerfs, comme le fait le *Botox*. Ce produit se présente sous la forme d'une crème dont l'application ne serait toutefois pas aussi efficace qu'une injection de *Botox*. Par ailleurs, à la suite d'une injection de *Botox*, l'application de AH-3 permet de prolonger du double la durée de l'action

anti-rides. Avant de songer à utiliser cette nouvelle crème, il serait sage de consulter un spécialiste pour en savoir davantage et possiblement d'attendre un peu pour s'assurer que ce nouveau produit répond bien aux attentes prévues. Pour les rides autour de la bouche, les injections d'acide hyaluronique donnent de bons résultats, mais le traitement doit être recommencé selon les besoins.

Pour revenir à madame Récamier, je ne connais pas de tableaux la représentant à un âge plus avancé. Très certainement, sa beauté de jeunesse a dû se transformer avec le temps, et si ses contemporains la trouvaient toujours aussi belle, c'est peut-être que ses admirateurs appréciaient sa fraîcheur d'esprit, son altruisme, sa fidélité dans ses amitiés : des traits de caractère qui rendent encore « belle » celle qui l'avait été si longtemps.

*Le petit salon illustre de L'APR*

## **Reconnaissance et honneurs**

::: Monique Lemieux

Nous aimerions souligner, dans ce numéro, quelques événements qui témoignent de l'intense activité de nos collègues en arts visuels (à noter que cette expression est utilisée ici dans un sens très large, sans référence à une unité facultaire ou autre).

C'est à la Galerie d'arts contemporains de Montréal, du 7 au 29 octobre, que **Mario Merola** a présenté LINEA, une exposition d'encres, d'acryliques et de sculptures .

En octobre, **Michel Allard**, membre du conseil d'administration de la Fondation du Musée d'art contemporain des Laurentides (MACL), invitait les collègues retraités à participer, le 7 novembre, à l'encan annuel de la fondation. L'encan avait été précédé, du 24 octobre au 7 novembre, de l'exposition des oeuvres. Espérons que plusieurs d'entre nous ont répondu à l'invitation.

**Raymond Vézina**, en collaboration avec le Publicité Club de Montréal et la Société pour la promotion des arts gigantesques (SPAG), a organisé une exposition d'affiches qui s'est tenue au Bain Mathieu du 29 novembre au 2 décembre. Cette exposition a été inaugurée en grandes pompes le 25 novembre par un cocktail précédé de deux conférences présentées par des spécialistes de l'affiche, Xavier Bermudez, du Mexique et Michel Bouvet, de France. Les affiches ont été sélectionnées par un jury de la Bienal Internacional del Cartel en México.

### **Prix spéciaux**

Nous tenons à féliciter deux de nos collègues dont les réalisations ont été reconnues par des organismes prestigieux.

**Paul Chamberland** est le lauréat du prix 2004, section Poésie, de la Société des écrivains canadiens. Ce poète jouit de l'estime de ses pairs et du monde littéraire francophone, et l'hommage qu'il reçoit cette année s'ajoute à plusieurs autres qu'il a reçus au cours de sa carrière.

Dans la série des Prix du Québec 2004, **Camille Limoges** a reçu le prix Armand-Frappier, en reconnaissance de son rôle dans la promotion de la recherche au Québec. Camille Limoges, spécialiste de l'histoire des sciences, a joué un rôle déterminant dans le développement des politiques scientifiques du Québec.

# Cavale dans l'Ouest canadien

::: Philippe Barbaud et Robert Papen

## Un colloque comme prétexte

Nous sommes en 2002 et, comme chaque année en octobre depuis plus de dix ans, nous nous activons dans le garage à notre cuvée de Cabernet-Sauvignon, de Chardonnay et autres nobles cépages sur grappes en provenance de Californie. Entre deux rasades et moultes pauses verbales, on décide d'assister tous les deux à un colloque de recherches franco-canadiennes devant se tenir à Saint-Boniface, Manitoba, au cours de l'automne 2003. Quoi de moins dépaysant pour deux linguistes retraités<sup>1</sup> ! À signaler toutefois qu'on s'y rendrait en motorisé, un Peace Arrow de 26 pieds d'âge respectable, dont Robert venait de se porter acquéreur. Mais les choses n'en sont pas restées là, car quelques séances de filtrage et d'embouteillage plus tard, le voyage de linguistes se transforma en cavale à deux à travers l'Ouest canadien. Étant enfin maîtres de notre emploi du temps, plus rien ne s'opposait à ce que l'on pousse jusqu'à Regina, Saskatchewan, ou encore Prince-Albert, au nord de la province, où Robert avait aussi de la famille puis, tant qu'à faire, jusqu'au mythiques Rocheuses, et pourquoi pas jusqu'à Vancouver, où un ami commun serait ravi de nous recevoir, et en fin de compte, l'occasion était trop belle, jusqu'au fin fond du Pacific Rim, un magnifique parc national qui longe la côte ouest de l'île de Vancouver. Et l'Asie alors ? Tant pis, le motorisé n'est pas amphibie...

## Quand les Grands Lacs étaient la Nouvelle-France

Le 12 septembre 2003 est ce jour radieux où nous mettons le cap à l'Ouest. Nous le réalisons à peine, tellement l'aventure est inédite pour les deux compères que nous sommes. Comprenez qu'on laisse tout en plan pendant plus de six semaines, soit dans le désordre : le *Devoir* matinal, le BBQ, le jardin, la maison, l'ordinateur, l'université et, bien sûr, nos épouses encore soumises à la dure loi du travail salarié. Mais bien vite, le ronronnement du moteur impose sa présence pour de vrai et nous inaugurons nos activités de touristes à Sainte-Marie-parmi-les-Hurons, un site historique entièrement reconstitué qui évoque Louisbourg, Nouvelle-Écosse. Bien vite, nous sommes pénétrés par le souvenir de la Nouvelle-France et de ses explorateurs, pionniers, découvreurs et voyageurs qui ont vu ces terres amérindiennes foulées pour la première fois par des Blancs. Les infortunés jésuites Brébeuf, Lallemand et leurs compagnons alimentent notre palabre du soir : étaient-ils bilingues ?

<sup>1</sup> Le premier est retraité depuis septembre 1999, le second depuis janvier 2004.

Quelle variété de français parlaient-ils ? Comment prononçaient-ils le dialecte huron ? Qui étaient leurs interprètes ? Bref, l'imaginaire d'une époque héroïque s'installe dans le sol fertile de nos pensées pour devenir bien vite le fil d'Ariane de notre périple. Comment faire autrement lorsque deux universitaires voyagent, puisque l'un est spécialiste en histoire de la langue française au Canada et l'autre, spécialiste du 'mitchif', un créole de l'Ouest à base de français et de cree ?

Le dépaysement s'accroît à mesure qu'on se rapproche des Grands Lacs. La majesté du paysage s'impose de plus en plus, et l'étape de Sault-Sainte-Marie amplifie notre impression de retour dans le temps. Nous déambulons en bordure du canal qui relie la décharge du lac Supérieur et le lac Huron, dans le lieu exact où Charles Chouart des Grosseilliers et ses valeureux compagnons firent ce grand portage vers la voie d'eau qui les mena à la conquête des Prairies. Nous nous engageons ensuite sur la route qui borde la rive nord du lac Supérieur et bien vite nous pénétrons dans de vastes contrées inhospitalières, surpeuplées de « jack pines » malmenés par un vent latéral frappant notre véhicule de coups de boutoir aussi puissants que ceux des énormes vagues qui se pulvérisent au pied de la falaise. C'est l'endroit et le moment que choisit notre engin pour nous gratifier de sa première « panne », en réalité une erreur de révision mécanique qui faillit nous être fatale. La roue avant gauche n'avait pas été boulonnée, et elle s'était mise à déjanter comme si le joint de Cardan avait cassé. Notre bonne étoile voulut que nous soyions en pleine côte, la remontant péniblement à 40 km/h. Nous en fûmes quittes pour une bonne frousse et une nuit blanche passée sur l'accotement, à nous faire secouer par les poids lourds.

## Le 57<sup>e</sup> parallèle

Comme nous étions attendus à Prince-Albert par un cousin de Robert, grand pourvoyeur devant l'Éternel, nous décidons de brûler les étapes pour rattraper le temps perdu. De Thunder Bay, nous conservons le souvenir d'un paysage crépusculaire, dont l'horizon est peuplé de montagnes étranges. Mais nous voilà déjà à Kenora, où s'amorce la rapide transition entre le boisé touffu du bouclier canadien et les bosquets épars des Prairies du nord. Nous roulons, nous « gazons » — Dieu que ça va nous coûter cher, ce voyage, à 50 cents du mille ! — et nous roulons encore pour ne pas rater notre rendez-vous. En effet, le cousin nous offre deux jours de pêche dans sa pourvoirie du *Oliver Lake* (<http://www.oliverlake.com>), à la limite du 57<sup>e</sup> parallèle nord,

mais l'hydravion n'est disponible que le vendredi matin. Nous ne voulions rater une telle occasion pour rien au monde ! Rapidement, nous laissons Winnipeg, qui se détache sur l'horizon et faisons halte à Portage Grande-Prairie, au nom si évocateur. Le lendemain, nous mettons le cap plein nord et achevons le sprint motorisé à Prince-Albert, où nous attend la tante de Robert. Étrange sensation que d'être reçus avec chaleur en plein dans ce ROC qui n'a rien du monolithe qui menace tant de Québécois, dans une ambiance typiquement canadienne-française, où le français est loin d'être une langue déchue. Après une pause toute familiale, une séance de « hot tub » sous les étoiles et une visite circonspecte au troupeau de bisons d'une centaine de têtes parqué dans un immense pâturage, l'aventure reprend de plus belle.

On gagne le nord vers le lac Missinipi en avalant d'abord 300 km de route de gravelle, tout en faisant une halte au magasin général de La Ronge. C'est l'occasion d'entrer de plain-pied dans l'univers des Indiens et des Métis, parce que tout le bric-à-brac qui y est entreposé nous plonge à nouveau dans la vie des trappeurs, chasseurs, pêcheurs, orpailleurs, etc. En somme, tout ce matériel contribue à la survie des nomades qui sillonnent les terres du nord boréal, comme au temps des Duluth (*alias* Daniel de Greysolon, sieur du), Radisson, Jolliet, Marquette et compagnie. Ensuite, nous patientons jusqu'au lendemain à la base aérienne d'Osprey Wings en raison d'un plafond si bas que les nuages manoeuvrent dans une interminable partie d'échecs avec la cime des arbres. Soudain, une déchirure traverse cette purée. Le « Twin Otter » survole déjà l'immense uniformité de lacs entrecoupée de presqu'îles aux boisés dévastés par les feux de forêts. Assis à la droite du pilote de brousse, Philippe s'émerveille de tout, car lui-même est pilote aguerri. Après une heure de vol vers Uranium City, l'engin amerrit au milieu de nulle part, mais le camp est bien là, isolé et presque invisible vu d'en haut, mais débusqué par la magie du GPS.

Samedi matin, le cousin, son fils et le guide (air connu) nous accueillent, nous installent, et nous voilà déjà sur le lac ensoleillé et lisse, à sonder les rives de nos agrès multicolores, amputés de leurs arpillons. Le royaume du « catch and release » tiendra-t-il ses promesses ? Personne n'est forcé de croire aux histoires de pêche, mais... Artiste de la canne à mouche, Philippe se mesurait au lancer léger de Robert dans une surenchère de prises ramenées à bord avec respect puis aussitôt relâchées, dont certaines à regret à peine dissimulé. Touladis (truites grises) effrontément corpulentes et brochets à peine démesurés n'ont cessé pêle-mêle de nous provoquer à répétition. Le septième ciel du pêcheur s'est donc terminé le dimanche, le lac ayant récupéré ses trophées, à l'exception de ceux dont les copieux filets garnirent nos assiettes. Le turbo-prop outrageusement chargé nous arrache impitoyablement de cette étourdissante équipée dans l'univers de Nemrod pour un retour sans histoire au bercail de Prince-Albert, à 600 km au sud.

## *Au pays des Métis*

L'esprit des Prairies s'empare à nouveau de nous, car nous sommes en plein territoire Métis, chargé d'une histoire douloureuse. C'est l'occasion de se rendre à Batoche et à son cimetière, lieu de bataille mythique, que nous arpentons en solitaires dans la douceur ensoleillée d'un étrange silence. Les « rebelles » Louis Riel, Gabriel Dumont et autres héros magnifiques d'une cause perdue sont des icônes qui revivent dans notre imagination, eux qui furent les seigneurs déchus d'un vaste territoire cheminant le long de la paisible rivière Saskatchewan, cette voie d'eau qui permit aux frères La Vérendrye de découvrir les Rocheuses. Loin d'être nostalgiques, nos réflexions se virent confortées par le documentaire vidéo projeté en français au musée de ce site historique national. Soupçonneux, Robert écoute avec ses oreilles d'expert les personnages Métis qui s'expriment en vrai parler français des Prairies. Il est finalement édifié par le caractère authentique de la narration. Linguistes comblés, nous devisâmes passionnément, pendant le retour, de cette langue créée sur fond de vocabulaire français et de morphologie verbale du saulteux.

À nouveau sur la route, nous roulons vers Edmonton, Alberta, à travers le pays où Robert a passé sa jeunesse. Il connaît les moindres villages — Saint-Laurent, Saint-Louis, Radisson, Vegreville, Chauvin, etc. —, reconnaissables à la flèche de leur église, et qui sont toujours des bastions du « français-hors-Québec », une expression qui révèle ici tout son ethnocentrisme. Grâce à la rencontre fortuite de Frank, un ancien confrère de Robert, nous visitons la Faculté Saint-Jean, entité autonome de l'Université de l'Alberta. Philippe reste incrédule en voyant le portrait de jeunesse de son pote Robert parmi les tableaux des conventums de 1958 et 1960. Notre impression de relative confiance en l'avenir s'en trouve confortée : plus de 40 ans plus tard, l'institution contribue toujours à attirer les jeunes francophones de l'Ouest, qui peuvent ainsi faire des études supérieures dans leur langue maternelle, laquelle, faut-il en convenir, n'est pas si maltraitée que ça.

## *Les Rocheuses*

Puis la route se déroule à nouveau vers l'Ouest, et c'est un véritable coup au cœur lorsque, brusquement, au sortir d'une longue courbe ascendante, l'horizon se barre d'une sombre frise en dents de scie. Enfin, les Rocheuses ! La transition est brutale, et rapidement la monumentale présence de la chaîne montagneuse s'empare de nous. Nous nous sentons si petits au pied de ces masses titanesques, alors que dans les Plaines nous étions des géants dressés dans une solitude infinie ! S'amorce alors un périple tout en cartes postales qui se vivra à coups d'excursions de baroudeurs, de randonnées exténuantes, de haltes contemplatives et de casse-croûte gargantuesques. Alternant le vélo et la marche, en parfait synchronisme de jambes et d'esprit, nous allons à la découverte de sites à couper le souffle dans le parc national qui s'étend de Jasper à Banff. Malgré le gel



du matin, Dame Nature nous gratifie d'une température exceptionnelle, qui nous permet de vibrer aux couleurs automnales, à la fois si éclatantes et nuancées, des vallées brumeuses et des tectoniques aspérités empilées les unes sur les autres. Parmi ces moments propices à l'amitié virile et souvent silencieuse, nombreuses sont les occasions de rencontres imprévues avec les animaux qui déambulent discrètement : « buck » plaintifs, hardes de wapitis, familles de chèvres des montagnes, mouflons accompagnés de leur mère, aigles furtifs et même loup solitaire. Le lac Maligne, la rivière et les chutes Athabasca, les Bald Mountains, les glaciers Columbia et Victoria, le lac Louise et ses six glaciers, le lac Minewoka, etc., tous ces lieux suscitent en nous un sentiment de profondeur cosmologique. Ils illustrent à jamais dans nos esprits l'inestimable privilège d'être les hôtes provisoires d'une sublime planète.

### *Les vignobles de l'Okanagan*

L'aventure se poursuit maintenant vers le sud, en direction de Kelowna et de la vallée de l'Okanagan, par le franchissement de plusieurs cols que le motorisé peine à remonter. Nous eûmes la chance d'arriver au bon moment et au bon belvédère à la Kicking Horse Pass — le Col du cheval qui rue — pour observer un convoi ferroviaire dont la queue s'enfonçait dans l'entrée d'un tunnel en bas, et dont la locomotive émergeait de la sortie quelques centaines de mètres plus haut. Oeuvre de génie remarquable, le tunnel forme un colimaçon à l'intérieur même de la montagne pour passer d'une vallée à l'autre. Plus tard, la notoire Roger's Pass nous permit de contempler le paysage à petite allure, tellement le motorisé feignait dans la pente. Et nous voici à Kelowna, baignant dans la douce luminosité d'un soleil accueillant et d'une température d'été (24 °C). Du terrible feu de forêt qui a récemment ravagé la région, nous ne voyons guère la dévastation. Mais notre sensibilité d'oenophiles est déjà titillée à la vue des vignobles qui bordent sagement le lac Okanagan. Nous sommes le 30 septembre et nous décidons de prolonger l'étape, histoire d'écumer les environs en pleine saison des vendanges. Pendant deux jours, à vélo comme en « mobile home », nous allons de vignoble en vignoble, de dégustation en dégustation, de visite dans les caves en promenade dans les vignes, soulevant les grappes juteuses, comparant les cépages et les prix, questionnant les guides et les ouvriers, bref, un autre bonheur total pour les deux larrons de la dive substance que nous sommes. *Quails Gate, Mission Hill, Mont Boucherie, Hillside Winery, Domaine Combrai*, autant de découvertes révélatrices d'un Canada presque inconnu, producteur de vins souvent de qualité remarquable, mais aussi d'un coût prohibitif. Notre équipée vinicole s'achève par une visite à un vignoble unique au monde, magnifique propriété des indiens Nk'Nip, une tribu cousine de celles des Osoyoos, qui peuplent encore les rives du lac du même nom, lequel fait suite au lac Okanagan vers le sud, jusqu'à la frontière canado-américaine. Ces indiens parlent le salish intérieur, précise Robert, et ont fort bien aménagé un parc d'inter-

prétation de la nature, laquelle à cet endroit est une nature typiquement désertique parce que située dans le prolongement du désert Sonora. Celui-ci remonte le long des Rocheuses à partir du Mexique jusqu'au sud de la Colombie-Britannique. Les nombreux écriteaux « GARE AUX SERPENTS À SONNETTES » qui jalonnent le sentier ne laissent aucun doute : oui, il y a un vrai désert en plein Canada ! Dépaysement total garanti pour les inconditionnels du cirque blanc.

### *Enfin, le Pacifique !*

L'appel de l'Ouest sonne la fin de la récréation. On bifurque à la frontière, au nez et à la barbe des Américains, roulant vers Vancouver par monts et par vaux. Mais l'ascension d'un col interminable s'interrompt à l'occasion d'une nouvelle panne. Moteur calé, on trifouille dans la mécanique, on remarque l'absence d'une courroie, on diagnostique : rien à faire, il faut se faire remorquer. On est vendredi, en fin d'après-midi. On enfourche les vélos et on se tape 15 km jusqu'à Princeton. Tout est déjà fermé. Par chance, un garage CAA est ouvert, mais sa dépanneuse ne fait pas le poids. Quelques heures plus tard, nous sommes pris en charge par une 5 tonnes qui nous emmène à Hope, à 100 km de l'autre côté du col, le dévalant en pleine nuit à une vitesse infernale, notre domicile bringuebalant à l'arrière de tout son poids. Le silence dans la cabine était proportionnel à notre anxiété, laquelle frisait la peur bleue ! Enfin échoués à Hope, parkés dans le terrain de stationnement du mécanicien, mais au moins alimentés en électricité, nous nous résignons à attendre le lundi matin. Mais cette fatalité du hasard nous sert admirablement. Cette petite ville réfugiée aux pieds de montagnes colossales (<http://hopebc.ca>) se révéla riche d'une histoire minière et ferroviaire captivante, prétexte à du vélo *cross country* le long d'un canyon vertigineux surplombé par l'ancienne voie ferrée de la Kettle Valley Railroad Company. A signaler : l'enfilade de cinq tunnels alignés à l'équerre dans le roc, ainsi que la jonction du fleuve Fraser et de la Coquihalla, dans les méandres de laquelle des milliers de saumons *steelhead* venaient agoniser à nos pieds.

Finalement, la panne se résuma au mauvais fonctionnement de l'interrupteur des réservoirs d'essence. La courroie manquante n'était qu'accessoire. La pièce de rechange étant miraculeusement disponible en ville, nous quittâmes ce lieu de relative infortune vers midi pour filer à Tswawaasen, le port d'embarquement du traversier à destination de Victoria, sur l'île de Vancouver. Le mauvais temps nous y accueille. Nous délaissions la capitale enfouie dans sa poisse nuageuse et mettons le cap au nord vers Nanaimo, où Robert connaît une fabuleuse boutique d'art amérindien. En effet, chacun y trouva son compte : Philippe, une impressionnante gravure de Wayne Young, un artiste Nish'ga/Haida, et Robert, un masque de bois peint au regard dérangent. Nous avons hâte de mettre pied à terre devant le Pacifique, au point ultime de notre cavale. C'est sous la pluie que nous franchissons l'île d'est en ouest, bien que les percées de

soleil nous permettent heureusement d'admirer les gigantesques sapins Douglas qui peuplent la bien-nommée Cathedral Grove, une forêt dans laquelle n'importe quel humain se sent complexé. Enfin, la route s'aplatit et nous entrons dans ce fameux Pacific Rim Park à la hauteur de Long Beach. Nous pressons le rythme, et bientôt nous nous immobilisons derrière les dunes en fin d'après-midi. Nous y sommes. La plage est là, devant nous, immense et dorée, bordant le Pacifique, placide et bleuté. Le temps est magnifique et, oh ! surprise !, il n'y a pas un souffle de vent. Une conjoncture tout à fait exceptionnelle à cet endroit, faut-il mentionner. Cette promenade que nous fîmes tous deux jusqu'à la brunante et aux confins du continent de l'Amérique du Nord était comme la récompense d'une longue amitié d'hommes, celle d'une fraternelle et précieuse complicité façonnée à la marge de nos carrières achevées.

Nous passons la nuit dans un camping à proximité de Tofino, le dernier village à l'extrémité de la route. Est-ce la sérénité d'une soirée passée à bivouaquer qui nous a fait dormir à ce point ? Toujours est-il que ce n'est qu'au petit matin qu'on se rendit compte qu'une tempête d'une force démentielle avait frappé la côte. Au calme d'hier succédait le bruit d'enfer des vagues déchaînées. Un spectacle grandiose, d'une force inouïe, qui nous secouait les tripes et fouettait le visage. C'est dans un tel déferlement des forces de la nature que nous nous engageâmes dans la Wild Pacific Trail, dont le phare d'Ucluelet est le point de départ. Admirablement aménagé, ce sentier pédestre longe la côte dans tous ses replis. Ce jour-là, l'océan Pacifique usurpait son nom avec une brutale insolence, tellement l'assaut des vagues monstrueuses évoquait par son vacarme les horreurs d'une certaine guerre. Quel contraste avec la moiteur silencieuse de la « Rain Forest », dont le sentier nous a ensuite enveloppés ! Merveilleusement fourbus, nous rentrâmes au bercail la tête en liesse mais le ventre affamé. C'est au cours de ce repas savamment préparé que la réalité nous a durement rattrapés : nous devions absolument partir à l'aube si nous ne voulions pas rater le traversier pour Vancouver, première étape sur le chemin du retour.

### *La « malterre » des dinosaures*

Nous débarquons à la Horseshoes Bay le 9 octobre en début d'après-midi, et quelques palpitations plus tard à cause de la pénurie d'essence appréhendée, nous sonnons à la porte du domicile de Steve, un collègue et ami de UBC que nous connaissons fort bien. De son immense studio au quatorzième étage d'un immeuble qui surplombe la marina, nous contemplons Vancouver et sa baie scintillant de mille feux. Vue de haut, l'humanité peut encore susciter l'admiration... Le lendemain, nous disons adieu à la côte ouest et entamons pour de vrai notre retour vers l'est. Prochain objectif : Drumheller, Alberta, dans la Vallée des Dinosaures. Nous repassons par Hope, passons la nuit dans un camping de Golden, arpentons encore le lac Louise sous la neige, délaissions Calgary sans trop de remords et

filons à nouveau dans la plaine étale de l'Ouest canadien. Les sables bitumineux sont omniprésents, de même que les puits de pétrole animés par la lenteur de leur balancier. À peine remis d'une frayeur mécanique heureusement surmontée, nous scrutons l'horizon rectiligne et désert, fort intrigués par tout ce vide imprévu. Soudain, la route fait un plongeon et là-bas, tout en bas, au fond d'un immense cratère, le sillon rouge d'une vallée creusée par la Red Deer dans la profondeur de la terre : ce sont les Badlands. Elles portent bien leur nom, ces « malterres », tellement elles vous angoissent par leur aspect lunaire ! Ce choc géologique est amplifié par l'impression de vertige que nous éprouvons au sortir du musée, le fantastique Royal Tyrrel Museum, dont la collection de fossiles est d'une richesse inouïe. Ce cimetière de squelettes exhumés des falaises environnantes suscite une avalanche de réflexions relatives à la fragilité triomphante de l'homme vis-à-vis de la masse colossale de ces monstres disparus.

Toujours est-il que nous reprenons la route vers l'est, en laissant derrière nous « hoodoos » (cheminées de fées) et autres formations géologiques surprenantes, pour gagner Moose Jaw par les Cypress Hills, au sud de la province. Région plutôt décevante, affligée d'un sol pauvre et grisâtre, aux routes rurales en piteux état bordées de mornes prairies en friche. Peu avant d'arriver au village de Gravelbourg, nous eûmes la chance de pouvoir filmer une petite harde de gazelles des prairies (mais oui, de vraies gazelles !), une espèce en voie de disparition qui étonne par la longueur de ses oreilles, démonstration irréfutable des théories de Darwin et Lamarck. Centre historique de la culture française dans ce coin de pays, Gravelbourg se détache sur l'horizon par le truchement de ses bâtiments les plus imposants, à savoir le collège, le couvent et la cathédrale. Finalement nous arrivons à Moose Jaw en soirée. La matinée se passe à faire du tourisme dans une ville imprégnée, bien sûr, du souvenir d'Al Capone et de la prohibition, mais surtout de celui des centaines de Chinois clandestins qui vécurent traqués sous terre pendant des années. La vallée de la rivière Qu'Appelle agrémenté la route de l'après-midi, alors que nous roulons en direction de Winnipeg, destination rappelée d'un colloque tombé dans les oubliettes. Catastrophe ! Le motorisé fait des siennes et c'est à 10 km/h qu'on parvient à se garer dans un garage de Melville, à la frontière du Manitoba. Il fait froid, nous grelottons, nous nous réfugions dans un motel, nous patientons. Les mécaniciens sont désemparés : ils ne trouvent pas le bobo. Tous les « Ti-Jo connaisseurs » des environs se penchent à tour de rôle sur l'épave. Robert révise ses notes pour le colloque qui doit s'ouvrir le lendemain. Il tue le temps à mettant à jour son journal de bord. Philippe fait les cent pas, tel un automate. Et soudain, vroooooom ! Il est 5 heures. Le court-circuit venait d'être démasqué. On ne lambine ni ne barguine. On paie, on se tire, et à minuit, nous échouons dans un camping près de Winnipeg.

### *Fin cavalière d'une cavale*

Aux environs de 8 h le lendemain 16 octobre, on se présente à la station de Radio-Canada où Robert sera interviewé en direct sur le parler français du Minnesota, son exposé du colloque. L'événement gravite autour de la langue, de la littérature et de la culture des francophones de l'Ouest. Une nombreuse assistance témoigne de la grande vitalité de l'élite universitaire francophone. L'exposé de Robert impressionne la foule, et nous suivons tous les débats avec un vif intérêt, découvrant peu à peu jusqu'à quel point le Québec et les Québécois sont aux FHQ de l'Ouest ce que l'Hexagone et les Français sont aux Québécois tricotés serrés. Décidément, le malheur d'être conquis (Tocqueville) n'est pas toujours le résultat d'un fait d'armes authentique... Nos activités touristiques s'achèvent avec une visite pleine d'émotion à la maison natale de Gabrielle Roy, nouvellement ouverte au public. Le brouhaha de ces

trois jours de savantes palabres s'évanouit brusquement lorsque, revenus dans le calme de notre confortable repaire, nous discutons du retour. Nous sommes le 19 octobre. Il fait beau, mais il fait froid. Inexistants sont les campings pouvant nous accueillir. Mais surtout, irrésistible est le désir de revoir enfin nos épouses, pénélopes courageuses et complices, mais néanmoins congédiées de ce long voyage. Notre décision est prise : nous rentrerons d'une seule traite par le chemin le plus court, celui de l'Abitibi. C'est ainsi que, conduisant jour et nuit sans interruption, nous avons mis vingt-six heures pour faire Winnipeg-Montréal, en passant par les villes minières de Hearst, Kapuskasing, Rouyn-Noranda et Val d'Or. Sur le coup de midi, le lundi 20 octobre 2003, nous prenons notre dernier repas en face-à-face dans un restaurant de Mont-Laurier, passablement éberlués par la conclusion si soudaine de notre cavale dans l'Ouest canadien.

### *Activités culturelles et sociales*

## **Programme du trimestre d'hiver 2005**

::: Louise Dupuy-Walker et Denise Daoust

Le programme des activités culturelles et sociales pour l'hiver 2005 a fait l'objet du APRvite n° 23 du 24 novembre. Prière de vous y référer pour vérifier les informations détaillées sur les restaurants et sur les activités, y compris les indications sur la façon de se rendre à l'endroit convenu.

On ne trouve ici que de brefs extraits de cette documentation.

Pour toutes et chacune des activités, confirmer votre présence par courriel à [dupuy-walker.louise@uqam.ca](mailto:dupuy-walker.louise@uqam.ca) ou par téléphone au 514-987-3605 (répondeur).

### **19 janvier 2005** (mercredi)

Repas : Restaurant *Le convivial*  
4785, rue Sherbrooke Ouest, Montréal  
Tél. : 514-933-1000  
Heure : de 12 h à 13 h

Activité : **La préparation pour le grand voyage**  
4785, rue Sherbrooke Ouest, Montréal  
Durée : de 13 h à 15 h

Comment mettre nos affaires à l'ordre pour faciliter la tâche des personnes qui devront s'occuper de la liquidation successorale après notre décès ? Quelles sont les informations essentielles à colliger ?

Pour nous aider à monter un dossier contenant toutes les informations nécessaires à la liquidation de nos biens, Bertin Trottier, en plus d'avoir colligé plusieurs documents d'information, a invité Katerine Bélanger, coordonnatrice au Centre de service du personnel de l'UQAM de la Caisse d'économie de la Culture, pour répondre à nos questions. Elle sera assistée d'un notaire attaché à la Caisse Desjardins.

Johanne Lareau, du Service des ressources humaines de l'UQAM, nous renseignera sur les actions à poser en ce qui concerne l'UQAM et répondra aux questions des retraités. Une personne de l'AQRP (pour ceux et celles qui ont plus de 65 ans) sera probablement avec nous.

## 23 février 2005 (mercredi)

Repas : Restaurant *Au Petit Extra*  
1690, rue Ontario Est (angle Papineau), Montréal  
Heure : 12h

Activité : *S'envoler vers l'Asie ou l'Australie*  
1690, rue Ontario Est (angle Papineau)  
Heure : 13 h 30

Nos trois invités : Jean-Guy Sabourin pour son expertise en ce qui a trait aux voyages en Asie et autres, François Gagné et Michel Allard pour ce qui a trait à l'Australie.

Nos collègues nous fourniront de bons conseils en matière de lieux incontournables à visiter dans ces pays. Ils nous donneront de bonnes adresses, en plus de nous faire toutes sortes de recommandations qui permettent d'éviter les pièges touristiques et qui font d'un voyage une réussite. Nous verrons des photos. Avec tout cela, il est certain qu'ils susciteront chez nous des rêves de nous envoler vers d'autres cieux.

## 23 mars 2005 (mercredi)

Repas : Restaurant *Chez Laloux*  
250, avenue des Pins Est  
Heure : 12 h

Activité : *Visite du Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal*  
201, avenue des Pins Ouest, Montréal  
Heure et durée de la visite : de 14 h 30 à 16 h  
Coût : 5 \$ par personne.

L'Hôtel-Dieu, fondé par Paul de Chomedey et Jeanne Mance, est intimement lié à l'histoire de Montréal et des Hospitalières de Saint-Joseph. Inauguré en 1992, le musée comprend 20 000 objets ou œuvres d'art reliés à la vie religieuse, à la médecine, aux sciences de la santé et à l'ethnologie.

L'exposition permanente explique le contexte socio-politique de la fondation de l'Hôtel-Dieu, aborde le 19e siècle et ses épidémies, et raconte l'histoire de la médecine à travers ces époques, jusqu'à l'instauration de la Loi de l'assurance-maladie en 1970. Cette exposition comprend un nombre impressionnant d'objets chirurgicaux.

## 21 avril 2005 (jeudi)

Repas : Salon des professeurs, pav. Hubert-Aquin  
Activité : *Visite de la Cité des arts du cirque (TOHU) et du Complexe environnemental de Saint-Michel.*  
Heure de la rencontre : 14 h  
Durée de la visite commentée : de 1 h 30 à 2 h  
Coût : gratuit

Visite de l'ancienne carrière Miron, transformée en lieu écologique de recyclage, d'enfouissement et d'espaces verts et même en Cité des arts. Ce complexe est le plus grand projet de réhabilitation environnementale de la ville de Montréal.

Une vitrine technologique, le centre d'expertises sur les matières résiduelles. C'est un lieu de rencontre des entreprises de pointe de l'industrie québécoise de l'environnement et de leurs clients potentiels. L'Éco-centre de Saint-Michel est situé dans la carrière. C'est aussi un lieu de récupération et de recyclage. On reçoit les matières recyclées de la collecte de la ville de Montréal. Pendant les deux jours de la cueillette des matières recyclables, l'usine fonctionne 24 heures sur 24. Les matières sont divisées selon diverses catégories : papier, verre, carton et plastique. Des tonnes de matières recyclées sont compactées en énormes ballots et vendues à des compagnies de récupération.

## 11 mai 2005 (mercredi)

Repas : *Il Martini*, gastronomie méditerranéenne  
17, rue Rabastalière Ouest, Saint Bruno  
Heure du repas : 12 h 30

Activité : *À la découverte du Parc national du Mont-Bruno et des maisons anciennes de Saint-Bruno*

Lieu de rencontre : le Vieux Presbytère sur la rue Montarville, près du lac du village et du parc du ruisseau.  
Heure : 14 h

Le président de la Société d'histoire de Saint-Bruno nous fait visiter l'ancienne gare, le vieux presbytère près du lac du village, le parc du Ruisseau et le parc national du Mont-Bruno (le moulin, les lacs et quelques maisons anciennes).